

## De la vaine gloire

I. Quoiqu'il n'y ait rien de plus méprisable dans le monde que la vaine gloire, il faut avouer, toutefois, qu'elle n'est pas un ennemi à mépriser.

On a dit cent fois que c'est un bien beaucoup plus fragile que le verre ; mais cela n'empêche pas que les vertus les mieux établies ne s'y aillent briser tous les jours comme contre le plus redoutable écueil.

Elle ne ressemble que trop au vent, à quoi on l'a si souvent comparée, puisque, étant la chose du monde la plus mince et la plus légère, elle ne laisse pas d'ébranler les plus fermes édifices et de déraciner les plus hauts cèdres.

On peut dire que de tous les vices il n'en est aucun qui ait tant arrêté d'âmes dans le chemin de la piété, aucun qui de la plus haute perfection en ait tant replongé dans la tiédeur et même dans le désordre. Les autres vices ne combattent qu'une vertu ; celui-ci les attaque toutes. Et ce qui lui est tout à fait particulier, c'est qu'au lieu de s'affaiblir à mesure qu'elles deviennent plus fortes, il se fortifie en quelque sorte avec elles, les hommes n'étant jamais plus exposés à la vaine gloire que lorsqu'ils ont le véritable mérite.

La nécessité d'obéir peut être adoucie en plusieurs manières, soit par l'usage que celui qui commande fait de son autorité, soit par les avantages que celui qui obéit trouve dans l'obéissance. Il est peu de pouvoir plus absolu que celui d'un père sur ses enfants ; toutefois un père use de son pouvoir avec tant d'amour que, pour peu que les enfants aient de docilité et de naturel, à peine sentent-ils le joug qu'ils portent.

Ce même père exerce un empire bien plus rigoureux sur ses domestiques ; et néanmoins ils s'y soumettent volontiers dans la vue du salaire dont on est convenu avec eux. Mais il faut avouer que la dépendance est quelque chose de bien rude, lorsque celui qui peut commander exige des services fort pénibles, et que celui qui doit obéir ne peut espérer nulle récompense de ses services.

C'est, Messieurs, la malheureuse condition où sont réduits tous les esclaves ; et c'est à quoi se réduisant eux-mêmes volontairement tous ceux qui se laissent surprendre au désir de la vaine gloire. Ils se dévouent à un maître avare et brutal qui exige beaucoup d'eux et qui ne leur donne rien.

II. Le monde est une troupe d'enfants qui savent à peine discerner le bien du mal. C'est un amas confus de personnes de divers caractères et de divers goûts, dont la plupart n'ont ni science, ni vertu, ni conduite, ni jugement.

L'un est aveuglé par son orgueil, l'autre par son avarice ; l'ambition a renversé l'esprit à celui-ci, la volupté a changé cet autre en bête ; à peine trouve-t-on en quelqu'un d'eux quelque ombre de véritable raison ; ce sont tous des insensés qui se croient sages et dont chacun se juge capable de gouverner les autres, quoique eux-mêmes ils ne sachent pas se gouverner.

La vaine gloire est un monstre à plusieurs têtes dont chacune a sa figure différente et son mouvement particulier, mais qui sont toutes bizarres dans leurs figures et qui se remuent toutes au moindre vent.

C'est un tyran adonné à toutes sortes de vices, impie, colère, injuste, envieux, impitoyable, qui s'aime beaucoup soi-même et qui n'aime que soi-même.

Quel aveuglement de s'empresse pour avoir les suffrages de ces enfants, de ces insensés ! Quelle honte à un chrétien de faire consister toute sa gloire à recevoir des louanges de ce juge aveugle, inconstant, vicieux, que Jésus Christ a si solennellement condamné et qui a condamné si injustement Jésus Christ !

Quel projet, pour acquérir de la gloire, de vouloir contenter un si grand nombre de personnes dont à peine en trouverez-vous une seule qui ait les mêmes sentiments, dont à peine en trouverez-vous une seule qui ait les sentiments raisonnables.

Quand vous ne songeriez à plaire qu'à un seul homme, vous ne laisseriez pas de me faire grande pitié ; car enfin ce dessein vous exposerait à mille soins, à mille fatigues, à mille gênes de corps et d'esprit. Il faut étudier les sentiments, les inclinations de cet homme, il faut se conformer à son humeur, essayer ses chagrins, supporter ses faiblesses, dissimuler ses emportements, se régler sur sa conduite, quelque dérégulée qu'elle puisse être, sacrifier son loisir, ses biens, sa liberté, et quelquefois même sa vie.

Mon Dieu, est-il quelque homme sur la terre, qui puisse mériter cela d'un autre homme ? En est-il un seul qui puisse nous payer d'un aussi grand sacrifice ? Non, Seigneur, il n'y a que vous qui en soyez digne, et il n'y a que vous qui puissiez nous en récompenser dignement.

III. Une femme qui s'est mis en tête d'être agréable, toute sa vie ne se passe-t-elle pas dans une contrainte continuelle ?

Que ne fait-elle point, que ne souffre-t-elle pas pour conserver je ne sais quelle beauté qu'elle croit nécessaire pour son dessein ? Il y a des précautions à prendre pour cela en tout temps, en toutes saisons ; elle les prend quelque pénibles, quelque douloureuses, quelque contraires qu'elles soient à ses plaisirs et à ses autres inclinations.

S'il faut s'habiller, c'est une affaire. Que dis-je une affaire ? C'est quatre ou cinq heures de supplice et de torture : car quel tourment n'exerce-t-on point sur ce corps, sur cette tête, sur ces cheveux, avant que tout soit au gré de la vanité ?

Jamais elle ne passe plus mal son temps que lorsqu'elle est en quelque compagnie où tout le monde se divertit. Elle ne songe qu'à se faire remarquer, tantôt par ses paroles et tantôt par ses actions ; il faut plaire, et à cette personne enjouée qu'un trop grand sérieux pourrait choquer, et à ce sévère qui se scandaliserait de trop d'enjouement, il faut affecter de la vertu dans les sentiments, de la douceur dans le naturel, de la délicatesse dans l'esprit et, surtout, beaucoup de naïveté et un grand éloignement de toute affectation.

C'est une machine que son corps dont il faut étudier tous les mouvements pour la faire aller au gré de tous les spectateurs. Il y a des ménagements à observer pour la voix, il y en a pour la bouche, pour les yeux, pour les bras, pour cent autres petits soins que j'ignore et que je veux bien ignorer éternellement.

Quoi qu'il en soit, la voilà très bien occupée, et il ne faut pas s'étonner si tant de soucis lui ôtent toute liberté et tout sentiment de plaisir. Je voudrais que vous vissiez en quel état est son cœur au retour d'une assemblée à laquelle elle s'était préparée durant tout un jour et où elle s'était rendue pleine des plus belles espérances du monde ; les choses ne sont point allées comme l'on espérait ; on n'a point dansé à l'ordinaire, on ne s'est point trouvé d'humeur à parler, on n'a pas été heureux dans les réparties, on s'est embarrassé dans un discours, on s'attendait à recevoir plus d'honneur, plus d'amitié de quelque personne ; un autre a attiré tous les regards et toutes les complaisances : c'est un chagrin, c'est une amertume qu'on apporte au logis, et dont les domestiques s'aperçoivent ordinairement plus qu'ils ne voudraient.

IV. Un simple regard, un des cheveux de l'Épouse sainte, c'est-à-dire une bonne pensée, un bon désir, suffit pour lui gagner le cœur de Dieu, pour lui attirer l'admiration et les applaudissements de tout le paradis : *Vulnerasti cor meum in uno crine colli tui, in uno oculorum tuorum* : vous avez touché mon cœur par un seul cheveu de votre cou, par un seul de vos yeux. Mais pour se faire aimer ou considérer du monde, il faut bien d'autres soins et d'autres fatigues.

Les hypocrites sont misérables et néanmoins indignes de toute compassion. Ils sont bien misérables sans doute, puisqu'ils ressentent toutes les épines de la croix, sans pouvoir espérer d'en goûter les fruits, puisqu'ils renoncent à la sainteté, après avoir fait tous les frais qui en détournent les autres, puisqu'ils vont en enfer par la voie étroite, par le chemin même du paradis.

Mais tout misérables qu'ils sont, ils sont pourtant bien indignes de pitié, puisque, embrassant volontairement tout ce qu'il y a de plus rebutant en la vertu sans l'embrasser elle-même, ils semblent ne haïr en elle que ce qu'elle a de plus aimable, et se retrancher tous les prétextes que les autres peuvent trouver dans les difficultés dont elle est environnée.

On fait beaucoup plus pour la vaine gloire que pour son salut, et je ne sais si la plupart de ceux mêmes qui vivent chrétiennement ne jugeraient point le salut entièrement impossible, s'il fallait s'assujettir à tout ce qu'ordonne la vanité. Je ne parle point ici des Scribes et des Pharisiens ; tout le monde sait que ces faux dévots se consumaient de pénitences et qu'ils donnaient aux pauvres la dîme de tous leurs biens.

V. Vous prétendez que le monde vous admire. Et ne savez-vous pas que les habiles gens n'admirent rien et que les ignorants ne louent pas même les choses qui sont véritablement dignes d'admiration, parce qu'elles sont au-dessus de leur portée et qu'ils ne les comprennent pas.

Davantage : ce qui vous paraît de plus admirable en vous ne paraît que très médiocre à tous ceux qui vous connaissent. Il est peu de gens qui ne croient avoir autant d'esprit, autant de vertu, autant d'agrément que vous en avez. – Mais ils se trompent. – Ils disent au contraire que c'est vous qui vous flattez. Je m'en rapporte. Quoi qu'il en soit, ils sont bien éloignés de vous admirer.

Vous me direz peut-être que vous avez sujet d'être content du fruit de vos peines, puisqu'on vous loue effectivement et qu'on vous donne toutes les marques d'une estime extraordinaire. Mais, mon Dieu, pourquoi prenez-vous plaisir, à vous séduire ainsi vous-même ?

Faites un peu plus de réflexion à ce qui se passe dans la vie et vous trouverez que ces grandes marques d'estime, vous les recevez de très peu de gens, qu'elles ne marquent point autant d'estime que vous l'avez imaginé ; vous trouverez que ces louanges extraordinaires sont celles-là même qu'on a données cent fois, que vous donnez vous-même tous les jours à des personnes dont vous faites très peu de cas.

Qui est-ce qu'on ne loue point aujourd'hui, soit pour s'attirer des louanges réciproques, soit pour s'insinuer dans les esprits, que l'on sait être presque tous susceptibles de flatterie ? Avez-vous ouï louer beaucoup de personnes en leur présence, de qui on n'ait pas dit cent choses désavantageuses, quand on a en la liberté de dire ce qu'on pensait ?

Ne suis-je pas le plus fou de tous les hommes, si je crois être le seul qu'on loue de bonne foi, qu'on ne blâme point par derrière, en faveur de qui l'on dise sincèrement ce que l'on ne dit aux autres que par raillerie ou, tout au plus, pour s'acquitter d'un devoir de civilité que la coutume a presque rendu nécessaire ?

VI. Voulez-vous savoir ce que vous pouvez attendre de ceux à qui vous tâchez de plaire ? Voyez un peu ce que les autres ont gagné auprès de vous.

Vous n'êtes pas seul qui soyez affamé de vaine gloire : presque tout le monde court après le même fantôme. Avouez-moi que, si vous n'avez obtenu jusqu'ici de ceux qui vous environnent qu'autant d'estime que vous leur en aviez donné, ce n'était pas la peine de prendre tous les soins que vous avez pris. Or, sachez donc que c'est tout au plus la même chose ; que c'est beaucoup, si vous êtes dans l'esprit des autres ce qu'ils sont eux-mêmes dans votre esprit.

Nous croyons donner en toutes rencontres des preuves d'un mérite fort singulier. Mais, croyez-moi, c'est que nous estimons beaucoup ce que nous faisons. Il y a mille gens très médiocres en toutes choses qui se persuadent qu'ils ne font rien qui n'ait un caractère particulier d'excellence, et qu'il n'est pas jusqu'au moindre mouvement de leur corps qui ne les distingue du commun des hommes.

De plus, croyez-vous qu'on prenne garde à tout ce que vous faites pour vous faire remarquer ? Ignorez-vous que chacun ne pense qu'à soi et ne s'occupe que de soi-même ; que tel, que vous croyez spectateur, joue la comédie de son côté et croit que vous le considérez ? Quel sujet de risée ne donnons-nous pas au démon ?

Il arrive très souvent que dans toute une assemblée nul ne prend garde à ce que les autres font, quoique chacun en particulier se persuade qu'il attire tous les regards, et que, dans cette pensée, il n'y

ait personne qui ne tâche de bien jouer son personnage, qui ne fasse force grimaces pour arrêter les yeux de ces prétendus admirateurs.

Que si enfin on s'aperçoit de vos actions, il est bien dangereux qu'on ne s'aperçoive aussi du motif qui nous fait agir. Il est difficile de couvrir longtemps un grand désir de plaire ; on n'est pas toujours sur ses gardes ; la passion a mille issues secrètes par lesquelles elle se produit malgré nous et lorsque nous y pensons le moins. Or, vous savez bien le mépris qu'on a pour tous ceux qui veulent être loués et qui n'ont point d'autres vues que celle-là.

Il est étrange, mais il est vrai toutefois, que pour ne déplaire pas au monde, il faut lui cacher le dessein qu'on a de lui plaire. Il ne considère que ceux qui ne font rien à sa considération. Vous avez beau travailler pour lui, s'il reconnaît que c'est pour lui que vous travaillez, il se tient quitte de tout ce qu'il pourrait vous devoir pour vos services.

VII. *Dormierunt somnum suum viri divitiarum, et nihil invenerunt in manibus suis* : les hommes chargés de richesses ont dormi leur sommeil, et ils n'ont rien trouvé dans leurs mains.

Voilà qui est bien triste, que des personnes si sages, si régulières, si réservées, qui auront évité jusqu'aux soupçons, qui dans toutes les apparences devraient être chargées de richesses spirituelles, *virii divitiarum*, que ces personnes, dis-je, se trouvent à la mort des mains vides de bonnes oeuvres. Pas une action sainte, pas une intention bien droite ou bien pure, l'amour de la gloire ayant tout enlevé ou tout corrompu.

Mais quelle sera leur confusion au jour du Jugement, lorsque Dieu découvrira leur honte et leur folie à toute la terre, lorsque les véritables saints prenant leur place à la droite du Sauveur, cet homme, qui a vécu dans une si grande réputation de justice et d'intégrité, se verra dans la troupe des larrons, et cette dame, délicate sur tout ce qui regarde la pudeur, se trouvera confondue avec les femmes prostituées.

Quoi ! Seigneur, vous n'appellez point ces personnes qui ont vécu avec tant d'honneur et de probité, dont la conduite a toujours été irréprochable, qui n'ont jamais donné sujet aux moindres discours, qu'on a proposées comme l'idée de ce qu'on appelait honnêtes gens dans le monde !

*Amen dico vobis, receperunt mercedem suam* : ces gens-là, dira Jésus-Christ, ont déjà reçu leur récompense dès l'autre vie ; ils n'ont eu en vue que l'honneur, que je ne sais quelle réputation en quoi ils ont fait consister le Souverain Bien ; comme je n'ai point eu de part à tous leurs travaux, ils n'en doivent pas prétendre à mon royaume : *Receperunt mercedem suam*.

VIII. Le démon tâche de corrompre par la vaine gloire les bonnes oeuvres qu'il n'a pu empêcher, comme Pharaon, ne pouvant rendre stériles les Juives, faisait étouffer leurs enfants à la naissance, ou du moins dès qu'ils venaient à paraître.

La mauvaise intention est comme ces accoucheuses qui étouffaient les enfants en même temps qu'elles les tiraient du sein de leur mère ; et la vaine gloire est comme ces satellites qui noyaient ceux qui avaient échappé aux accoucheuses égyptiennes, dès qu'ils les avaient découverts. Voilà pourquoi il les faut cacher, comme la mère de Moïse : *Quae concepit et peperit filium, et videns eum elegantem, abscondit eum* : elle conçut et enfanta un fils et, le voyant beau et bien fait, elle le cacha.

Nos victoires sont des armes dont le démon se sert pour nous vaincre, prenant de là occasion de nous inspirer de l'orgueil.

On travaille beaucoup, on ne gagne rien, on perd tout, on devient esclave du monde ; un esclave travaille sans relâche, tout le fruit de sa peine est à son maître.

On court après de la fumée qu'on ne saisit pas ; on abandonne des trésors qu'on avait entre les mains ; on s'empresse pour plaire aux hommes et à Dieu ; on ne plaît pourtant pas à ceux-là et on déplaît à celui-ci. On peut dire que de tous les faibles, il n'en est aucun qui ait tant empêché d'hommes et de femmes de se sanctifier.

On perd la vie inutilement ; car on ne pense qu'à plaire au monde. On est la moitié du jour à se parer et à s'habiller on fait pour le monde tout ce qu'ont fait les saints pour Dieu, sans les adoucissements qu'ils ont eus, et même avec de grands chagrins, de grandes inquiétudes, le monde étant

composé de plusieurs têtes bizarres, opposées, inquiètes, incommodes, fâcheuses.

On fait même servir Dieu au monde, lorsqu'on publie ses grâces, qu'on s'en sert pour acquérir une vaine réputation. On se glorifie, en faisant le mal, d'une chose dont on rougit après l'avoir faite. Au contraire on rougit de faire le bien et on en tire vanité, quand on l'a fait.

Il est étrange que Dieu paie si exactement et si libéralement tout ce qu'on ne fait que pour lui, et qu'on se mette si peu en peine de ne plaire qu'à lui. Le monde, au contraire, ne paie point, dès qu'il s'aperçoit qu'on travaille pour lui et que chacun s'empresse à le satisfaire et le voir comme le juge de tout le bien qu'on fait. Le joug du Seigneur serait insupportable, s'il exigeait tout ce qu'on fait pour le monde.

On surmonte, on affaiblit tous les autres ennemis par la pratique des vertus ; et c'est par cela même que la vaine gloire se fortifie.

IX. Eh quoi ! Ce ne sera jamais assez pour moi d'avoir Dieu et tout le ciel pour témoin de mes actions ! Je ne serai pas content si, avec la Très Sainte Trinité, outre Jésus Christ et Marie, outre tous les anges et tous les saints, il n'entre encore un tas de misérables aveugles et ignorants dans le théâtre devant lequel je veux agir !

Que toute la terre me blâme, disait un ancien, pourvu que Caton me loue : je n'aurai pas de peine à me consoler du jugement de tout le reste du monde, quand j'aurai Caton pour moi.

Le monde est plein de ces gens-là. Voyez ce que les autres ont gagné auprès de vous, ce que vous les estimez. Avez-vous seulement pensé à eux, avez-vous fait réflexion à leurs actions, à leurs paroles ?

Tout le monde est acteur en cette comédie ; et si quelqu'un jette les yeux sur son compagnon, c'est pour le censurer, pour l'envier, pour en médire.

Cet homme dont vous recherchez l'estime, pense, à même temps, à gagner la vôtre ; on s'aveugle pour le bien, on ne s'en aperçoit pas. Il s'imagine que chacun pense à lui, parle de lui, soit en bien, soit en mal ; et personne n'y pense.

Imaginez-vous qu'il est peu de gens qui ne s'estiment pour le moins autant que vous vous estimez vous-même, et que, par conséquent, ils sont bien éloignés de vous admirer.

Il faut édifier son prochain, j'en conviens. Mais, outre qu'il faut le faire par un zèle bien pur de la gloire de Dieu, il faut lui cacher tout ce qu'on n'est pas obligé de faire en sa présence, et imiter Jésus Christ qui se détacha de la terre à la vue de ses disciples, mais qui se couvrit bientôt d'un nuage, pour leur dérober la vue de son triomphe.